

Cette fois-ci Agro du Monde a retenu une double destination avec deux jeunes femmes qui ont choisi de vivre leurs rêves. Agnès est partie à la rencontre des paysans d'Asie, comme une véritable exploratrice, avec pour tout bagage, les sacoches de sa bicyclette. Anaïs vit sa passion des cimes au Pérou, au pied de la Cordillère Blanche. Voici leurs témoignages.

BASTIEN RICHARD (T09) & JEAN-CLAUDE BARTNICKI (T71)



Agnès Thiard (T07) Cyclo-reporter, à la rencontre des paysans d'Asie



Même si c'est parfois difficile, le vélo est le meilleur des laissez-passer pour une prise de contact

Carte de journaliste en poche, à cheval sur ma bicyclette, je sillonne l'Asie à la rencontre des paysans des zones reculées. En totale immersion, je partage le quotidien des familles et témoigne, au travers de reportages, de leurs conditions de vie, modes de production et leur avenir, bien souvent menacé.

Un concert de grognements me sort d'un sommeil profond. Il est 6 heures du matin et les premières lueurs du jour commencent à peine à paraître. Je sors les bras de mon duvet et entrouvre la porte de ma tente. Quel spectacle ! Un troupeau de yacks encercle ma frêle habitation. Ils me regardent calmement d'un air curieux. Leur souffle s'évapore dans une fumée blanche. Le sol est recouvert de givre. Mon thermomètre indique 6°C en dessous de zéro. Je suis dans les montagnes du Khangai, à presque 3000 mètres d'altitude, au cœur de la Mongolie.

Ce pays est pour moi la première étape d'un long périple, initié au début de l'été, qui me mènera de pays en pays à



Participer aux travaux me permet de mieux saisir les techniques quand la communication est limitée

travers toute l'Asie. Une aventure d'un an, à vélo, pour aller de ferme en ferme, à la rencontre des paysans des zones reculées de cette partie du monde. En tant qu'ingénieur agronome et journaliste, mon objectif est de partager leur quotidien et témoigner, au travers de reportages, sur leurs conditions de vie et leur avenir. Un avenir menacé par la modernisation des sociétés et l'envie, surtout chez les jeunes, de quitter les campagnes pour accéder au confort des villes et à un statut mieux valorisé que celui de paysan.

Partager le quotidien des paysans

« Aeuk ! Tchuuuuuuu ! », crie une voix d'homme derrière moi. Perché sur son cheval, un éleveur mongol regroupe le troupeau vers sa yourte, à côté de laquelle il m'avait invité à installer, la veille, ma tente. C'est l'heure de la traite. Je m'habille chaudement et sors. Sa femme est déjà à l'œuvre. Assise sur son petit tabouret, un seau coincé entre les genoux, elle tire le lait de ses yacks. Les enfants participent consciencieusement au chantier.

Je les aide du mieux que je peux. Mes gestes ne sont pas très habiles et parents et enfants rient de bon cœur en me voyant essayer de déplacer un veau bien têtu et mettre beaucoup d'efforts à sortir quelques centilitres de lait des mamelles de sa mère.

7 heures. Les premiers rayons du soleil passent enfin au-dessus des montagnes et illuminent la scène. Mon instinct de journaliste reprend le dessus. Derrière l'objectif de mon appareil photo, je saisis ces instants précieux du quotidien de cette famille d'éleveurs mongols.

Dans les monts du Khangai





En Mongolie, l'élevage nomade traditionnel est fortement menacé

La traite finie, on se retrouve tous dans la yourte. Le poêle central, alimenté par des bouses de yack séchées, réchauffe l'habitation nomade. On me sert un thé au lait bien chaud, puis une vodka mongole à base de lait distillé, partagée avec les voisins venus pour l'occasion. L'ambiance est à la fête. Je suis l'attraction de la matinée.



Se perdre dans la steppe, demander son chemin et finir par boire de la vodka mongole avec des éleveurs dans une yourte à dix heures du matin... ça c'est l'aventure !

Une soif d'aventure

Ces moments de partage uniques, tout comme la beauté des paysages, me font presque oublier les difficultés rencontrées en chemin. Traverser des rivières glaciales, pousser mon vélo chargé pendant des kilomètres dans des pistes de cailloux et de sable, grimper des côtes interminables, affronter le vent et le froid... Il y a des moments où je me demande vraiment ce que je fais là.

Pourquoi ai-je décidé de partir, d'ailleurs? Je n'ai pas vraiment de réponse. « On ne sait comment nommer ce qui vous pousse », écrivait Nicolas Bouvier dans son livre *L'usage du monde*. Pour moi c'était un mélange entre deux choses. L'envie de sortir de l'angoisse des échéances et de la charge de travail démesurée que j'abattais quotidiennement à Gap pour le journal agricole dans lequel je travaillais depuis plus d'un an et l'envie de repartir arpenter le monde. Les tampons du Maroc, du Chili, d'Argentine, du Burkina Faso, ornaient déjà mon passeport. Des pays visités à l'occasion de stages et de projets de solidarité. Aucun tampon du continent asiatique, et encore de nombreuses pages à remplir ! La destination était choisie.

J'ai donc quitté mon travail au début de l'été avec le challenge personnel de me lancer en tant que journaliste indépendante et de me mettre pendant un an dans la peau d'un reporter au long cours.

Un journalisme lent

Le choix du vélo comme mode de transport est venu natu-

rellement. Il est universel et permet de pratiquer un journalisme lent, pas dans l'urgence. Le vélo, surtout chargé de lourdes sacoches, appelle l'attention des gens. C'est le meilleur des laissez-passer pour entrer dans l'intimité des habitants, dormir chez eux, prendre le temps de s'immerger totalement dans leur vie et partager des instant authentiques. Souvent des gens qui m'apprennent aussi beaucoup sur leur culture. Dans les grandes villes, ça me permet de profiter du réseau des cyclotouristes, qui me prêtent leur canapé le temps de quelques nuits.

Et puis, voyager à vélo est écologique et surtout très économique, ce qui pour moi, jeune, non subventionnée et en début de carrière, était un élément essentiel. On peut s'en sortir avec un budget moyen de 10 € par jour. J'ai donc construit ma monture, avec l'aide de l'association Mobil'idées à Gap. Un vélo spécial pour ce voyage, en récupérant un vieux cadre Peugeot rose et violet des années 90 et en montant toutes les pièces une à une. Du simple et du solide !

Pour les grandes distances, ce sera le bus ou le train, un autre bon moyen de s'immerger complètement dans la culture locale et de faire de belles rencontres. C'est aussi un lieu privilégié pour l'inspiration. Regarder le paysage défiler donne de nouvelles idées, et... permet de faire le point intérioriquement sur ce que l'on a vu et vécu.

Le fait d'être partie seule est un choix mais surtout une nécessité. A plusieurs, les rencontres ne sont pas les mêmes et il est impossible de prendre autant de temps pour réaliser les reportages. Et puis, le fait de me voir voyager seule suscite l'admiration et la compassion des gens qui sont, du coup, adorables avec moi. Et quand des amis me rejoignent sur le parcours, c'est pour moi des vacances !

Mon travail c'est de voyager

C'est le rêve de beaucoup de monde de pouvoir concilier travail et voyage. J'ai choisi de vivre ce rêve. Ce n'est pas si difficile mais loin d'être évident !

Avec les journées passées sur le vélo, les longs moments dans les fermes, les interviews réalisées, l'écriture et la vente des reportages, les formalités administratives pour les visas, l'organisation de la suite du périple et la visite plus culturelle des pays traversés, mes journées sont bien pleines ! Et je ne compte plus les heures passées le nez devant un écran d'ordinateur...

Je n'ai pas de programme établi, juste quelques contacts d'associations ou d'agronomes qui travaillent dans les pays que je traverse. Mon parcours se décide au fil des jours, au gré des rencontres et des opportunités. Et j'apprendrai vite que rien ne sert de trop planifier car dans tous les cas, rien ne se passe comme on l'avait prévu. Et c'est de surprises en surprises que l'aventure se crée !

Après les éleveurs nomades de Mongolie, j'irai rencontrer les paysans des vallées reculées de l'Himalaya, au Népal, puis des vallées fertiles du Nord-Est de l'Inde. Je traverserai les forêts birmanes pour rejoindre les rizières d'Asie du Sud-Est avant de remonter par la Chine et tirer plein ouest pour rentrer en Europe... toujours sur mon vélo !

Je recherche des contacts travaillant en agriculture dans les pays que je traverse. ♦

Contactez-moi : agnes.thiard@gmail.com

et pour suivre l'aventure : www.agnesthiard.fr



Anaïs Zimmer (T09)



Je vis au Pérou, avec un P comme passionnée

J'ai la chance, à ma sortie de l'ENSA de Toulouse, de vivre et travailler à Huaraz, au Pérou, au pied des majestueux sommets de la Cordillère Blanche, dont le Mont Huascarán qui culmine à 6768 mètres. L'atmosphère de la ville, ses *mamitas* dans la rue qui vendent fruits et légumes, et la rencontre d'un guide de haute montagne Huaracino, avec qui je vis depuis 2 ans, m'y ont aussi retenue.



Vue sur Huaraz et sur le mont Huascarán avec ses deux pics, nord et sud

tous les outils de travail nécessaires (projecteurs, GPS, appareil photo haut de gamme...). L'atmosphère de travail est très amicale dans notre équipe d'environ 15 personnes. Il y a toujours un anniversaire ou une célébration quelconque à fêter, en plus des réunions banales à l'heure du *maté de coca* !

Une ambiance festive

L'ambiance à Huaraz est festive et ensoleillée, que ce soit en saison de pluie ou en saison sèche. Tous les matins, le soleil est au rendez-vous, et les montagnes resplendissantes. Durant la saison des pluies, le temps se gâte aux alentours de 16 heures, un orage éclate, puis le temps revient au beau.

Ma vie quotidienne est synonyme de vacances : je travaille énormément, mais j'aime tellement mon travail qu'il m'apparaît comme un divertissement. Par ailleurs, le fait de vivre dans un pays étranger, où l'on parle une autre langue, où l'on paraît plus pâle que son voisin, où les coutumes sont différentes, donne cette impression de différence, de villégiature. Mes journées pourraient donner une impression de routine, mais c'est tout le contraire. Après plus de 15 mois



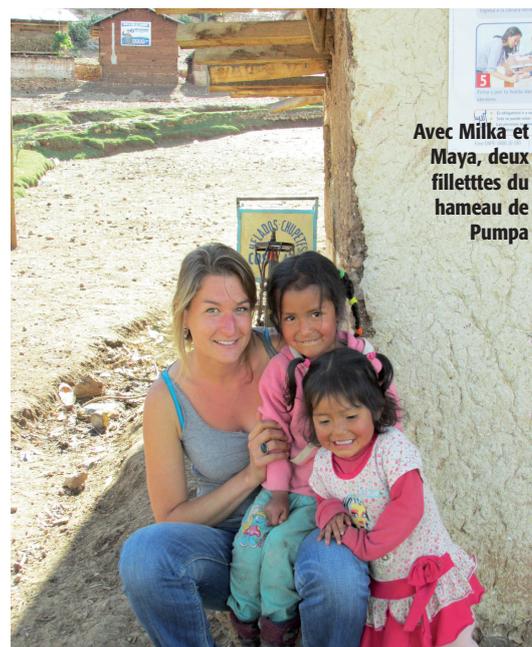
Au top ! Anaïs au sommet du Huascarán Norte (6654 m)

Le travail comme un divertissement

Je suis employée par l'ONG américaine, *The Mountain Institute*, en tant qu'ingénieur agronome, spécialiste en ressources naturelles et changements climatiques. Le projet sur 3 ans est financé à hauteur de 3 millions de dollars par l'Agence américaine pour le développement international (USAID). Il vise à comprendre les intérêts, les besoins et les capacités des populations confrontées aux conséquences des changements climatiques. Il apporte une assistance technique aux collectivités locales qui entreprennent des projets pilotes. L'objectif étant d'intégrer aux politiques locales, les enseignements scientifiques et des innovations locales.

Ma mission est dans la continuité de deux stages de fin d'étude effectués au Pérou au sein de la même ONG, *The Mountain Institute*, et en Bolivie, à l'Institut de Recherche pour le Développement (ex ORSTOM) à La Paz. J'ai décroché cette opportunité grâce au soutien de mes enseignants de l'ENSAT. J'y ai aussi été préparée par un séjour Erasmus en Hongrie, puis à la faveur d'une année de césure, par un stage de 6 mois en Finlande sur les forêts, suivi d'une période de 6 mois au sein d'une fondation pour la conservation d'espèces phares, liée aux démarches *Eco Team*.

Ma vie ici est majoritairement rythmée par mon travail, entre Huaraz et les sorties terrains. Je ne vois pas le temps passer. Les locaux de l'ONG disposent d'une vue imprenable sur le Huascarán. Les conditions de travail sont très bonnes. Nous disposons d'ordinateurs portables personnels, de 4X4 et chauffeurs pour les sorties terrains, et de



Avec Milka et Maya, deux fillettes du hameau de Pampa



Hameau de Pampa, au Nord-Est de la Cordillère Blanch

passés en Amérique du Sud, je suis toujours émue et surprise par la culture locale. Dès 6h30 du matin, on rencontre des travailleurs assis sur un coin de banc, déjeunant de leurs « *Caldo de gallina* » sous un rayon de soleil. On écoute du fond du lit la *mamita* qui vend ses *tamals* dans la rue « *Tamale, tamale...* ». A l'heure du déjeuner, c'est la musique régionale, le Huyano, ou de la Salsa, qui nous envahissent et nous attirent à une terrasse pour prendre un *Ceviche*

(marinade de poissons, accompagnés d'oignons, de tomates, de coriandre et de chocho, une légumineuse de la région) et « *una cerveza negra* » ! La matinée comme l'après-midi au bureau s'envolent, entre réunions, planification de sorties terrain, et rédaction de documents. Officiellement le travail se termine à 19h, mais en tant que coordinatrice d'unité de projet, il reste toujours quelque chose à finir, et c'est vers 19h30-20h

que je retransverse Huaraz pour rentrer chez moi.

De tout pour les gourmands

Passé 18h, la population huaracina sort pour « *pasea* », se promener dans les rues effervescentes de Huaraz, parmi les marchands ambulants et les groupes de musique. Les odeurs nous envahissent, et bien entendu ouvrent l'appétit ! C'est sûrement ma plus grosse contrainte ici : résister à toutes ces tentations, car la nourriture péruvienne est très bonne, mais celle qu'on trouve dans la rue est tout, sauf diététique !



Mamitas péruviennes vendant leur production dans les rues de Huaraz

Ce dont je suis folle ici, c'est la diversité des fruits et légumes : on trouve de tout, toute l'année. Sur les étals des marchands se mélangent, fraises, mangues, myrtilles, pommes, mandarines oranges, poires, bananes, avocats, poireaux, choux fleur, carottes, tomates, concombres, melons, raisins, nèfles.... Fini de ne manger des manda-

lines que pour Noël, et des melons qu'en juillet ! Il y a des saisons mais moins marquées que chez nous, seul le prix d'achat varie de l'une à l'autre, de quelques soles. En saison haute de production, les prix sont vraiment bas : 4 euros la caisse de 20 kilos de fraise, ou de 30 kilos de mangues. Les *smoothies* sont tous les jours au rendez-vous pour le petit déjeuner ! Et pour le dépaysement on trouve des fruits incongrus et exotiques tels que la *granadilla* ou fruit de la passion, la *chirimoya*, *Tuna* ou le *Pacay*.

En général la culture locale à Huaraz est très ouverte sur le monde extérieur. La population apprécie les touristes. Par



Anais, durant une reconnaissance de sites d'étude

exemple je dispose de mes « *caseras* » où je fais mes courses en habituée, où on discute un moment ensemble, avec affection.

Seul tracis : le visa de travail

Je me rends régulièrement à Lima pour le travail et pour mes démarches de visa, qui sont bien laborieuses !! Obtenir un visa de travail après être entrée au Pérou avec un visa touristique, c'est le parcours du combattant...

A Lima et dans les autres grandes villes du Pérou, on trouve comme en France de grands centres commerciaux et des activités de loisirs. Heureusement, ils ne sont pas encore arrivés à Huaraz. Les fins de semaine y sont consacrées à des randos. Il y a le choix, avec presque 300 lacs ! Quand c'est la grande forme et la saison, l'Andinisme s'impose. Sinon, on dispose d'activités comme la piscine municipale de Huaraz, les salles de sport et d'escalade, des cours de yoga, théâtre et concerts au centre culturel, et surtout plein de bars et restaurants sympa !! Une communauté d'étrangers vit à Huaraz, dont pas mal de Français qui ont construit leurs bars, restaurants et agences de voyages. On peut boire de la bière faite maison au « *Trece Buhos* », manger des pures crêpes Normandes « Chez Patrick » ou une pizza (parfois meilleure qu'en France) chez François. Péruviens et touristes s'y retrouvent mélangés.

Petit aparté pour les agros en manque de campagne électorale BDE, BDS ou BDA. Durant les campagnes électorales péruviennes, les candidats font des défilés, promotionnent des concerts sur l'avenue principal, livrent des plats de nourriture ou petit déjeuners dans les villages reculés ou lors d'assemblées communales, créent des événements sportifs et jeux dans la rue. Bref, ils semblent être de formation Agro !

Agro de passage à Huaraz ou avec l'envie d'un long séjour (The Mountain Institute recherche des volontaires !), tu es le bienvenu. ♦ **Contacte moi : zimmer.anais@gmail.com**